

Colloque BNF du 9 décembre 2009 La transmission : vers de nouveaux modèles ? Rupture, transformation ou invention ?

Ce qui est frappant aujourd'hui, davantage peut-être que les constats de rupture ou d'innovation, c'est le sentiment de tristesse et de désarroi que porte une partie de la population doublée non forcément de nostalgie, mais d'une impossibilité d'envisager un avenir. Pour les plus jeunes, une sorte d'indifférence l'emporte sur la tristesse, et la préoccupation pour les nouvelles technologies devient une passion, joyeuse certes, mais sans certitude.

- Il pourrait être important de s'arrêter dès lors sur un autre constat : quoi qu'il en soit des formes sociales économiques et politiques de la situation présente, coexistent des modèles connus (dont certains en voie de disparition) *et* l'image d'un avenir qui effraie. Ainsi vivons-nous le présent dans un très étrange et douloureux face-à-face entre deux temporalités.

Le présent, en effet, est drastiquement empli d'une idée voltigeante de rapidité, d'une vertigineuse accélération technologique accompagnée par une inflation saturante d'informations de toutes sortes. Simultanément survient l'idée tenace de la perte. Ce peut être, bien sûr, la perte de ce qui fut, mais surtout la perte des mises en commun, des communautés de présence, des sociabilités ordinaires, des moyens de résister entrepris à plusieurs.

Ainsi le présent vit-il une opposition entre deux vies qui seraient totalement séparées et étanches l'une par rapport à l'autre. Une vie et une société adviennent, mais sans avenir perceptible pour l'imaginaire ; une autre vie qui voit s'effondrer certaines cohérences, stabilités et convictions, certains modes d'être.

Curieusement, mais de façon relativement aisée, jeunes et adolescents semblent savoir faire le grand écart : ils peuvent passer des concerts publics des anciens (Rolling Stones, Dutronc, etc.) à ceux des groupes les plus modernes (Mika, Lady Gaga, You Two, etc.). Leurs deux « vies » coexistent, sans doute difficilement mais réellement, mais c'est peut-être sur cette *coexistence* qu'il est nécessaire de réfléchir pour retrouver une certaine dynamique.

Est-ce que l'innovation ne consisterait pas, entre autres, à prendre en compte avec lucidité cette double vie, à lui donner un nom, un statut, à en faire un moyen de compréhension, cela au lieu de les opposer l'une à l'autre, comme si fatale était l'impasse ?

- L'histoire n'a guère de réponses face à ce problème, car l'histoire n'a pas pour fonction de donner des leçons. Pourtant, elle offre à ceux qui l'apprennent, la connaissent ou la lisent, les possibilités de repérer là où se sont autrefois créés des liens. Elle peut être une passerelle pour comprendre *et* notre commun *et* notre différent, et le partage qui, aujourd'hui, s'effectue entre les deux. Pour mieux transmettre cette capacité de l'histoire à nommer des lieux où les sociétés vécurent comme aujourd'hui des expériences extrêmes ou difficiles, il est bon de « reconnaître » à ceux à qui l'on transmet une véritable intelligence, et d'avoir la capacité d'établir des relations vivantes entre présent et passé. Non que l'histoire se répète, ce n'est jamais le cas ; mais elle indique parfois des moments où, en d'autres termes, des formes de solidarité inventives ou intempestives se sont créées. L'histoire sert à orienter le temps des hommes et à l'offrir au public sans prendre aucune position de surplomb : c'est donner confiance au présent qui n'est ni pire ni meilleur que le passé. C'est au mieux un partage émancipateur. Enseigner l'histoire permet d'expliquer comment, face à certaines accélérations du temps, les hommes et les femmes ont réagi, ce qu'ils ont vécu à l'intérieur d'eux-mêmes dans chaque groupe social ou sexué. Pouvoir avoir accès à ce savoir, c'est peut-être l'imaginer sous un autre visage, c'est-à-dire comme une longue chaîne discontinue, mobile, mouvante et extrêmement imprévisible, où les réalités sociales et économiques ont fabriqué le temps.

Par ailleurs, notre fin du xx^e siècle et notre début du xxi^e siècle se sont fait enfermer petit à petit dans une idée de l'impossible à venir et de l'impensable (l'impensable étant d'abord le fascisme et ses dérélitions, puis le communisme et ses dérives). Mais il n'est rien d'impensable, et ce refus engendra en même temps un refus du temps, presque un abandon de soi à la religion du soi, puisque soudain les souvenirs mortifères du passé tétanisaient jusqu'à sa nécessaire réflexion. S'orienter dans le temps, c'est partager une humaine condition sublime et pathétique avec tant d'autres ayant vécu avant nous. De ce fait, les mots se sont faits pauvres, et les intellectuels, sans doute, n'ont pas investi ce champ du dépérissement de leur propre vocabulaire, sinon celui de la dénonciation (qui fut, bien sûr, nécessaire). L'histoire n'a ni à juger, ni à dénoncer : le récit des faits est lui-même suffisamment bavard pour permettre toute réflexion et apporter des mots qui servent peut-être au présent. Les mots de l'historien se doivent de dire de la véridicité et du vérifiable ; ils peuvent aussi – du moins serait-ce souhaitable – exprimer les mondes du flou, des incertitudes et des indifférences qui jalonnèrent le temps.

Peut-être ce genre de transmission serait-il susceptible de nous rapprocher d'autrui en se servant aussi de l'histoire des sensibilités et des affects ? Ce serait alors retrouver l'autre par les mots empruntés à autrefois qui pourrait encore faire écho sur le présent.

Arlette Farge